

C'est pas beau de critiquer ?

# DAVIDE BALULA

(Vila dum Santo, Portugal, 1978)

*River Painting (Lutter,  
Bielefeld), 2010 -2011*

Vu par Marie Maertens

Inventaire n° 2013.2098

## C'est pas beau de critiquer ?

Carte blanche au critique d'art qui nous offre un texte personnel, subjectif, amusé, distancié, poétique... sur l'œuvre de son choix dans la collection du MAC/VAL. *C'est pas beau de critiquer ?* Une collection de « commentaires » en partenariat avec l'AICA/Association internationale des critiques d'art.

## Enregistrer la mémoire du temps et des lieux

Dans une œuvre d'art, il y a toujours ce que l'on discerne et ce que l'on ne voit pas. Prenons l'exemple de cette peinture mais, première question : en est-ce bien une ?... On observe un ton bistre qui pourrait avoir été froissé, chiffonné et ne renvoyer qu'à la question de l'art abstrait, de la représentation, ou de la surface même. Dans la réalité, et la lecture de la légende technique peut nous y aider (sédiments sur toile), Davide Balula poursuit une série enrichie de *Burnt Paintings*, *Mold Paintings* ou *Buried Works* dans lesquels il convie les éléments extérieurs à réaliser ses œuvres. Ici, le lin vierge, empli de galets et ficelé, est déposé dans une rivière afin de recueillir la mémoire des eaux, charriée par les courants.

Ce facteur transforme la temporalité en y incorporant, de manière sous-jacente, le travail exécuté en amont, à savoir la recherche d'un lieu spécifique, le périple *in situ*, la « performance » pour concevoir la pièce et les souvenirs accumulés de ces moments, quand bien même ils ne sont mémorisés que par l'artiste, mais constituent et nourrissent l'ensemble de l'œuvre. S'il vit à New York depuis quelques années et qu'on l'a déjà rapproché du Land Art américain, Davide Balula

poursuit cette tradition en ramenant à l'inverse les pièces dans l'espace de la galerie et du musée, car la tension centrale est bien celle de l'enregistrement, ce dont témoignent aussi ses travaux performatifs. « J'ai toujours collecté des sons, naturels ou binauraux, en intérieur comme à l'extérieur, en live, qu'il soient transformés ou bruts, sans retouche. Ces peintures sont une sorte de prélèvement assez similaire, comme un archivage permanent<sup>1</sup>. »

Cela montre aussi que la toile se détache des problématiques touchant à la peinture abstraite seule, auxquelles l'observation de cette œuvre pourrait renvoyer. Davide Balula n'intervient jamais directement sur les surfaces car, prenant l'intermédiaire des éléments, ou de corps empruntés à d'autres pour ses performances, il se sert du hasard et du temps pour ces questionnements sur la représentation ou son absence.

Il avoue que « le sujet de la peinture même est juste une excuse » et que le travail en deux dimensions le met mal à l'aise, « peut-être est-ce pour cette raison que mes peintures sont composées par autre chose que mes seuls choix<sup>2</sup> ».

D'ailleurs, Davide Balula est, presque par hasard, au cœur d'une génération de plasticiens vivant comme lui aux États-Unis, tels Jacob Kassay, Mark Barrow ou Ethan Cook qui, en travaillant sur les châssis, la trame ou la toile, poursuivent des sujets amorcés par le mouvement Supports/Surfaces, quand bien même le contexte artistique, historique et économique est bien différent de celui des années 1970 en France. Formé à Strasbourg et à Cergy, Davide Balula fut quasiment un précurseur, dès 2009, de cette réflexion réactualisée dont le sens profond consiste à soustraire pour se demander ce qu'est une peinture. Sa réponse se réifie ici, dans cette technique d'enregistrement, comme une bande-son muette, capable de s'adapter à bien des supports.

<sup>1</sup> Extrait d'un entretien avec l'artiste, 2014

<sup>2</sup> Ibid.



Davide Balula, *River Painting*  
(*Lutter, Bielefeld*), 2010-2011  
Sédiments sur toile, 185 x 145 cm  
Inventaire n°2013.2098  
Photo © Marc Damage